

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les jours se suivent...

Jean-Guy Pilon and André Payette

Volume 7, Number 5 (41), September–October 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59992ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pilon, J.-G. & Payette, A. (1965). Les jours se suivent.... *Liberté*, 7(5), 445–449.

Les jours se suivent...

LE PHENOMENE HENRI GUILLEMIN

M. Henri Guillemain vient de donner six conférences publiques à Montréal, dans un théâtre qui s'appelle la Comédie Canadienne et qui était rempli chaque soir. Plus de mille personnes ont assisté chaque soir à chacune de ces conférences qui ont été consacrées, dans l'ordre, à Victor Hugo, Flaubert, Verlaine, Rimbaud, Zola et Péguy.

Henri Guillemain était connu au Canada grâce aux conférences que Radio-Canada a télédiffusées depuis trois ou quatre ans. Ces conférences ont eu un auditoire, qui s'est élargi d'année en année.

Henri Guillemain, dans ses conférences télédiffusées autant que dans ses conférences publiques, s'est attaché à retracer le cheminement d'une âme, d'un homme qui a fait oeuvre d'écrivain et qu'il nous est possible de connaître par ses livres, sa correspondance, son journal intime, ses écrits épars encore inédits

Quand mon camarade et ami Jacques Godbout accuse Henri Guillemain, comme il l'a fait à la télévision, de tenir un courrier du coeur, il affirme en termes inutilement insultants que cet homme sait ne pas se réfugier dans la critique didactique et dans l'académisme, mais qu'il préfère suivre et relater humblement SANS LES JUGER NI LES INTERPRETER, les faits et gestes de la vie de quelques grands écrivains qui ont aussi été de grands hommes.

Dans le contexte canadien — et Jacques Godbout en était tort conscient en employant tel langage — quand on parle de "courrier du coeur", on fait allusion au niveau intellectuel des courriéristes du coeur de nos hebdomadaires du dimanche. Pour un lecteur qui ne soit pas d'ici, disons simplement que ce niveau est plus que bas.

Jacques Godbout a été, selon moi, inutilement injuste en employant ces mots à propos d'Henri Guillemain.

Car Henri Guillemin ne prétend pas faire de la critique littéraire. Et chose qu'on semble ne pas lui pardonner, il n'est ni ennuyeux ni prétentieux en parlant des auteurs et des œuvres. Il est, de par son métier, un historien de la littérature. C'est là une particularité que ses détracteurs oublient mais qui est extrêmement importante. Et un historien, qu'il s'attache à la littérature, à un auteur en particulier, ou à une période précise de la vie d'une nation, fait appel et s'appuie sur des faits et des dates, raconte un destin, met en lumière des actions et des gestes qui permettent de comprendre l'ensemble de la question qu'il veut traiter.

C'est ce que fait Henri Guillemin, et il le fait de façon brillante, conduisant son étude comme un roman policier, dont il est grand amateur d'ailleurs, en parlant droit dans les yeux de ceux qui l'écoutent.

Or, qui sont-ils, ceux qui l'écoutent ?

A la télévision — et les témoignages reçus le prouvent — ils sont de tous les milieux, mais peut-être davantage des gens qui veulent savoir, qui veulent apprendre ce qu'ils ne connaissent pas déjà. Et qui sont heureux de le faire.

Nous l'avons vu aussi, lors de ces conférences publiques, à la Comédie Canadienne, durant six jours: l'auditoire était constitué pour une bonne part d'étudiants qui prenaient des notes, et pour le reste, de personnes de tous âges et de tous milieux qui constituent justement cette population que les mouvements d'éducation populaire veulent atteindre et aider.

Je m'étonne et suis un peu scandalisé de voir que Jacques Godbout fasse mine de mépriser l'action d'un homme de la qualité d'Henri Guillemin qui apporte des lumières et des vues nouvelles sur quelques grands écrivains de la littérature à ceux-là même que le premier ministre du Québec appelait récemment les "non-instruits".

J.-G. P.



COUCHICHING-SUR-LE-LAC

Si les canadiens sont plus ou moins prêts (*beaucoup moins que plus*) à une revision de la constitution canadienne, ils répugnent singulièrement à la formule des états associés. C'est du moins la conclusion qu'on puisse retenir des interventions et des conversations de la conférence de Couchiching qui réunit des éléments qui se veulent avant-gardistes par rapport au monde anglophone. Le principal argument invoqué démontre le refus total, ou du moins une magistrale incompréhension, de ce que doit être

une véritable confédération. Quels pouvoirs, demandent-ils, resteraient alors entre les mains du gouvernement central ? Les postes, les transports, l'armée ? Cela leur paraît nettement insuffisant. Il faut, disent-ils, un gouvernement central fort. Et ils oublient que le gouvernement de l'état anglophone serait de son côté tout aussi fort (sinon plus) que celui du Québec. Ils imaginent mal un gouvernement confédéral sans les pleins pouvoirs dans tous les domaines. De toute manière, la simple possibilité d'envisager la rédaction d'une nouvelle constitution — fût-elle très vague — les horripile. Mais la solution culturelle, celle de l'enseignement du français obligatoire à travers tout le Canada, les enchante. Ils s'en gargarisent abondamment. Puis ils sont choqués d'apprendre que des québécois n'y tiennent pas. C'est à se demander si leur idéalisme n'est pas tout simplement à base d'un solide réalisme. Car ils le savent bien, au fond d'eux-mêmes : cette solution soi-disant culturelle ne correspond à aucune réalité, à aucune nécessité quotidienne, *en dehors* du Québec. C'est un autre hochet dont pourtant bien des québécois souhaitent l'avènement. Et qu'on s'amuse pendant encore une génération ou deux !

Chaque fois qu'un jeune québécois tentait de démontrer qu'à force de patience on finit par s'user, un bon *canadian*, sourire paternaliste en bandoulière, trouvait moyen de recommander la compréhension.

Les exemples de la Belgique et de la Suisse vinrent à qui mieux mieux illustrer les discussions. C'était alors affreux. L'image que les *canadiens* se font de ces deux pays a quelque chose d'écoeuvrant comme la guimauve. Jamais avons-nous entendu quelqu'un dire qu'une fois pour toutes il fallait se débarrasser de ces comparaisons trop faciles qui n'ont surtout rien à voir avec notre situation. Un Lister Sinclair, brillant et serene, de retour d'une enquête menée dans ces deux pays, fut convié à nous raconter ses doux souvenirs de voyage. Et à grands coups de comparaisons ! Puis, question sans doute d'insinuer — oh, pas méchamment — quelques réflexions malveillantes, il réussit par un tour de passe-passe un transfert sans pareil : durant la deuxième guerre mondiale, c'est chez les suisses francophones qu'on a vu naître des mouvements nazifiants qui tentaient un rapprochement avec la France occupée. C'est ce que les anglophones, si je ne m'abuse, nomment *wishful thinking*. Mais monsieur Sinclair est d'une telle *bonne foi*. Comme ses auditeurs. Une bonne foi qui n'a d'égale que son ignorance.

Mais soyons bons ! C'est la première fois, paraît-il, que l'*intelligentsia canadian* se posait vraiment le problème. Toute la question est de savoir de quel *problème* il s'agissait.

A.P.

MANGER SES MOTS

Quand j'étais à l'école, on me répétait sans cesse qu'il ne fallait pas manger ses mots, qu'il fallait articuler, parler distinctement. Et si quelque gamin ne tenait pas compte de semblables observations pendant la lecture à haute voix que nous faisions debout, au fond de la classe, il perdait des places.

Ce souvenir m'est revenu l'autre jour, en assistant à la projection du film d'Agnès Varda : *LE BONHEUR*. Comme dans plusieurs films de Godard, on ne comprend pas le quart de ce que disent les comédiens. La voix humaine, devient un bruit de fond, une sorte de musique, un accompagnement à l'action, la dimension quotidienne et banale des actions courantes de la vie. Au risque de passer pour naïf aux yeux des cinéphages, qu'ils soient godardophages ou vardaphages, je dirai tout net que ce procédé devient extrêmement agaçant. Quand je vais au cinéma, j'aime voir des images — et dans *LE BONHEUR* elles sont extrêmement belles — et j'aime comprendre ce que disent les personnages. On prétendra sans doute que ce n'est pas important, que ce qu'ils disent ne compte pas à ce moment-là : je veux bien qu'il en soit ainsi pour quelques instants. Mais la répétition du truc qu'on étire et qu'on étire finit par agacer. Ce n'est pas que la voix humaine que les tenants de cette pratique en arrivent à diminuer, c'est aussi la parole qui est niée, c'est le verbe qu'on écarte au profit du bourdonnement.

Quand vous regardez un film depuis une demi-heure et que vous n'avez pas eu droit à une phrase complète, mais seulement à des mots qui surgissent de-ci de-là, qui surnagent, dirait-on, pour arriver parfois à être intelligibles en tant que mots isolés mais non pas en tant que paroles, vous vous dites que quelque chose ne va pas ou vous faites comme mon voisin qui se secouait les oreilles en pensant que la faute était de son côté. Et si les personnages durant tout le film n'ont que des choses peu importantes à dire, donc qui ne méritent pas d'être entendues, c'est à se demander s'il n'y aurait pas lieu, en faisant le film de songer à leur placer des phrases dans la bouche. La parole mérite un soin digne d'elle.

Le cinéma, par d'autres chemins, se rapprocherait-il maintenant de l'opéra ?

Ceci dit, je suis bien prêt de partager l'avis de Fernand Ouellette, et son enthousiasme pour ce film (voir pages 428 à 432).

J.-G. P.

L'ICAP AU MONT-GABRIEL

Après la dernière conférence de l'Institut canadien des affaires publiques au Mont-Gabriel, on a entendu, ou lu, des gens qui réclamaient la démocratisation de l'Institut. Sans doute faut-il entendre cette démarche autrement: si on a voulu taxer l'Institut de chapellisme, que ses détracteurs qui n'en sont pas membres le deviennent, c'est tout simple: si on a voulu laisser entendre que les débats de l'Institut se situent à un niveau trop élevé, inaccessible au grand nombre, c'est différent et le terme démocratisation ne convient plus.

Il serait malheureux que l'ICAP se prive d'intellectuels dont on dit que le verbe est inaccessible au grand nombre. L'ICAP — heureusement — n'est pas le parlement. Si certains journalistes, parce qu'ils n'ont pu comprendre certaines communications, se laissent emportés dans une croisade de soi-disant simplification, ils n'ont qu'à reviser leurs connaissances, ou demander de passer à un autre service de leur journal. Ce serait plus honnête. Et plus sain.

A. P.



FACE A FACE

Deux étudiants, face à quatre adultes, ont su garder leur sang-froid au cours d'une télémission du canal 10. A certains moments, la discussion eut pu être avantageusement remplacée par un bon coup de poing sur la gueule. Que faire d'autre contre le retour de la démagogie d'il y a dix ans? Le président de l'UGEQ et celui de l'AGEUM n'ont pas eu recours à la violence, bien qu'on ait senti à plusieurs reprises une sourde colère — ô combien justifiée — qui ne demandait qu'à exploser. Faut-il vraiment discuter avec des sots tels ce commentateur radiophonique (et historien!) et ce pauvre capucin sans barbe? C'est sans doute beaucoup de temps perdu.

L'ignorance démagogique reste toujours rentable, à ce que l'on peut voir.

A. P.